

L'atelier verrier forestier du mas de Couloubrines (Ferrières-les-Verreries, Hérault) XVI^e - XVIII^e siècles

Isabelle COMMANDRÉ¹,
coll. Alain RIOLS² et Catherine FERRAS³

mots-clés : ateliers de verriers, récipients, Hérault, XVI^e -XVIII^e siècles.

L'artisanat verrier forestier connaît un développement particulièrement important dans la région bas-languedocienne, qui bénéficie d'une tradition profondément ancrée et florissante depuis les XII^e-XIII^e siècles jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Plusieurs grands secteurs ont été identifiés mais le Causse de l'Hortus, situé dans les garrigues orientales du département héraultais (34), est actuellement reconnu comme l'un des plus anciens et des plus importants pôles de la production verrière languedocienne⁴. Plus d'une vingtaine d'ateliers, ayant fonctionné entre le milieu du XIII^e siècle et la fin du XVIII^e siècle, y ont été identifiés par des recherches en archives et/ou par l'archéologie. L'officine médiévale de la Seube, fouillée par Nicole Lambert dans les années 1960, en est le site le mieux documenté (fig. 1).

Ce plateau calcaire de plus de 65 km² que se partagent plusieurs communes⁵ est implanté au cœur de la forêt méditerranéenne, à une vingtaine de kilomètres au nord-est de la ville de Montpellier. Avec une altitude moyenne de 300 m, il forme un vaste domaine forestier d'environ 3000 hectares,

essentiellement peuplé d'une chênaie mixte, riche en taxons méditerranéens. Durant les périodes médiévale et moderne, ce territoire appartient à de grands seigneurs ecclésiastiques ou laïcs. Tous cependant centrent principalement l'exploitation de leurs bois autour de l'artisanat verrier, lequel s'ancre progressivement dans le maillage de grands mas, traditionnellement tournés vers l'agropastoralisme. Parmi les nombreuses communes qui jalonnent l'Hortus, celle du mas de Couloubrines, installée en bordure septentrionale du plateau, constitue l'un des plus importants pivots de cet artisanat.

1 Le site et la fouille des années 1990-1991.

Les ruines de l'ancienne métairie de Couloubrines sont situées dans une petite vallée en bordure septentrionale du Causse de l'Hortus, à moins de 500 mètres de l'agglomération villageoise de Ferrières. Acquis par la commune à la fin des années 1980, le site a fait l'objet d'une restauration de son bâti, suivie d'un programme de fouilles de sauvetage mené sous la direction d'Alain Riols en 1990-1991. Deux campagnes successives ont permis l'exploration du site sur une surface d'environ 300 m². Elles se sont essentiellement concentrées sur les données sédimentaires qui, principalement dégagées de façon mécanique, ont livré des séquences comprises entre le XVI^e et la fin du XVIII^e siècle (fig. 2).

Au moins cinq structures de chauffe ont été identifiées au sein de l'aire de production. Mais faute de connaissances spécifiques et de documentation scientifique, le compte-rendu de la fouille a fourni essentiellement des données factuelles, sans interprétation ni phasage. En parallèle, une étude historique a été réalisée par Catherine Ferras⁶. Dans l'ensemble, ces données faisaient état d'une documentation écrite et matérielle particulièrement abondante et diversifiée, mais dont l'exploitation nécessitait d'être complétée, parfois même réinterprétée à la lumière de nouvelles données archéologiques. En 2014, dans le cadre d'une recherche doctorale, un travail d'analyse complémentaire a été mené en collaboration avec les principaux instigateurs du projet de valorisation. Focalisée sur la

Notes

- 1 INRAP Méditerranée, UMR 5140 Montpellier.
- 2 Association AFAV
- 3 Conseil Général de l'Hérault, Service Patrimoine et archéologie.
- 4 Saint-Quirin 1985 (rééd.), Riols 1991a.
- 5 Il s'agit des communes de Ferrières-les-Verreries au nord, de Rouet à l'ouest et de Claret, Lauret et Valfflaunès.
- 6 Ferras 1995.

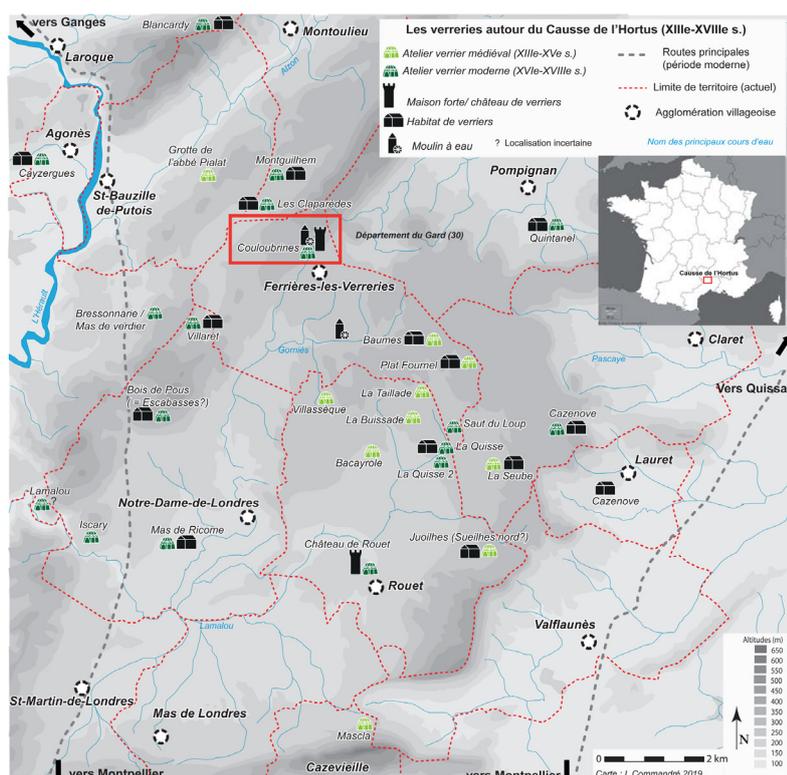


Fig.1 Carte de localisation générale des ateliers verriers médiévaux et modernes du Causse de l'Hortus et de l'atelier de Couloubrines (© I. Commandré, Inrap).

Fig. 2 Vue générale, depuis le sud, du mas de Couloubrines en amont, puis à l'issue des restaurations (© A. Riols, ODAC 1990-1992)



compréhension du fonctionnement de l'atelier et de ses structures de chauffe, cette nouvelle étude a été étayée par une étude documentaire complémentaire, des prospections de terrain ainsi que le dessin et l'analyse physico-chimique de quelques fragments de verres.

2 Quelques repères historiques

Durant les trois siècles de fonctionnement intermittent de l'atelier, les diverses campagnes de production se font sous l'égide de la famille de Laroque⁷, propriétaire des lieux. Probablement originaire du castrum éponyme proche de Ganges qui émerge au XI^e siècle, la famille de Laroque forme l'un des lignages de verriers les plus importants du Bas-Languedoc sous l'Ancien Régime, comme en atteste la dernière assemblée de 1753 qui rassemble encore une vingtaine de gentilshommes verriers issus de cette famille⁸. Plusieurs membres issus de ce lignage essaient dans divers établissements de la Province : dans le Gard, dans les garrigues au nord de Montpellier, mais aussi dans le sud du Rouergue dès le XVI^e siècle, puis dans la vallée de l'Hérault et dans le Lodévois durant les XVII^e et XVIII^e siècles.

2.1 Les conditions d'établissement et la politique foncière des de Laroque

Les de Laroque établis au mas de Couloubrines proviennent d'une branche cadette installée dans le Gard à la fin du Moyen Âge. La transmission du métier s'est probablement faite par le biais d'une alliance matrimoniale, contractée avec la famille Azemar au milieu du XV^e siècle. Le 6 mars 1513 « *nobilis Thomeo de Rupe* (de Laroque) *vitrario* », qui exerçait jusque-là son art dans le domaine familial de Couloubrines, à Saint-Césaire de Gausignan (Gard), fait l'acquisition auprès de la famille Noalhac du « *mansum vulgaritis nuncupatum de Calazau* »⁹. L'achat concerne un domaine d'environ 7 hectares, comprenant une métairie appelée Calazau, des jardins et des terres cultivables, ainsi que des bois, le tout d'un seul tenant. Cet acte fondateur marque probablement le retour de cette famille dans sa région d'origine, non loin de Ganges. On relève ici un glissement toponymique remarquable : le gentilhomme apporte avec lui le nom de « *Couloubrines* » qui le distingue désormais du reste de la lignée. Par extension, le manse de Calazau prend progressivement le nom de ses

nouveaux propriétaires, il devient le « *mas de Couloubrines* » ou encore « *la Veyrière* » dans les écrits postérieurs au début du XVI^e siècle¹⁰.

Thomas de Laroque, son fils aîné Louis, et l'aîné de ses petits-fils, Antoine, mènent une politique d'acquisition foncière très active tout au long du XVI^e siècle. De nombreux travaux centrés sur les périodes médiévale et moderne soulignent pourtant que les verriers sont rarement, sinon pratiquement jamais, propriétaires des infrastructures professionnelles qu'ils occupent, et moins encore des bois qu'ils exploitent¹¹. Avant tout caractérisé par la mobilité qu'exigent les importants besoins en combustible, ce type d'artisanat semble en effet peu compatible avec le cadre fixe défini par la propriété foncière. Dans les secteurs de la Montagne Noire et des Corbières audoises, ce postulat semble largement vérifié et, dans les textes, aucun autre mode d'exploitation que celui de l'arrentement plus ou moins durable n'a pu être mis en évidence. En terre héraultaise, quelques sites montrent une approche différente de l'occupation des sols et Couloubrines en constitue l'un des meilleurs exemples.

La métairie de Couloubrines et son domaine agricole semblent en effet avoir offert à la fois un lieu de vie et un lieu de travail « durables » aux verriers qui les ont habités. Ici, les feux de l'atelier sont activés de façon intermittente avec les autres fabriques du secteur du Causse de l'Hortus, notamment celle du mas de Baumes¹², pour éviter l'épuisement des ressources forestières. À partir du début du XVI^e siècle et en moins d'une centaine d'années, la propriété s'est considérablement développée. À l'unité originelle de 7 hectares, s'ajoutent de nombreuses métairies et un important espace forestier, dispersés dans les terroirs alentours. D'après le compoix de Ferrières rédigé en 1594, l'ensemble atteint près de 70 hectares, dont environ 55 hectares sont formés de bois de chênes verts et blancs¹³. Le reste du domaine comprend des terres agricoles : terres labourables, chanvre, vignes, olivettes, jardins et une aire de battage des céréales. Ce document rend bien compte de l'importante assise foncière dont bénéficie Antoine de Laroque, petit-fils de Thomas et héritier des biens, qui est alors le deuxième contribuable le plus important de la communauté de Ferrières. En sa qualité de bien noble non soumis à l'impôt, si verrerie il y a à

Notes

⁷ Parfois également orthographié « de la Roque » suivant les écrits.

⁸ AD 30- 2 E 66/300, f°71 r°.

⁹ A.D. 30- H Dépôt 4/373 (AC H 238)

¹⁰ Ce phénomène de glissement toponymique a déjà été observé ailleurs en Languedoc (Commandré 2014, vol.1, 88).

¹¹ Foy 1988, 45-46, Philippe 1998, p.92.

¹² Commandré 2016.

¹³ A.D. 34- 1 Mi 360 R 24, f°14 r° à f°38 v°.

cette époque, elle n'apparaît pas parmi les biens de « *Lhostal de Calalau* » qui se compose d'une maison « *a trois estages* ». Des indices indirects de cet artisanat transparissent toutefois dans la micro-toponymie, comme en atteste la présence d'une « *terre labourable près la maison appellada Lou Camp del Cendras* ».

Les actes notariés de la seconde moitié du XVI^e siècle permettent également d'apprécier la fortune grandissante des de Laroque et l'accroissement progressif de leur patrimoine, qui comprend alors plus de six mas et de nombreuses terres sur les territoires de Ferrières, Notre-Dame-de-Londres et Pompignan. Ce modèle capitaliste rural, qui cumule industrie et agro-pastoralisme, s'accompagne d'une certaine aisance sociale qui permet aux gentilshommes de se constituer en « pourvoyeurs de fonds ». En découle également l'établissement de liens étroits avec les plus importantes familles seigneuriales locales. L'artisanat verrier apparaît alors comme une diversification des ressources dans un milieu basé sur l'économie agro-pastorale : les gentilshommes verriers sont à la fois des propriétaires fonciers qui arrentent leurs terres agricoles et des artisans. Un tel système témoigne donc d'une gestion raisonnée de l'environnement forestier sur plusieurs siècles. Mais, dans le cas de Couloubaines, des revers de fortune vont progressivement émietter la vaste propriété des de Laroque à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle.

2.2 Verre et revers de fortune

La documentation écrite ne permet pas de cerner précisément les diverses phases de l'activité verrière. L'établissement d'un premier atelier au sein même du mas de Calazau semble toutefois rapidement faire suite à l'achat du domaine en 1513 par Thomas de Laroque, comme en témoignent plusieurs actes passés entre 1519 et 1538¹⁴. En revanche, entre cette date et l'extrême fin du siècle, les archives n'ont révélé aucun indice sur le fonctionnement de l'atelier. Ce dernier paraît oeuvrer par intermittence, sans doute en alternance avec d'autres centres installés dans les métairies voisines, selon l'abondance du combustible. Par ailleurs, les revenus des terres du domaine sont peut-être suffisants pour éviter à Antoine de Laroque d'exercer une activité qu'il laisse à ses cadets.

Au cours de la première moitié du XVII^e siècle, la verrerie connaît en revanche une période d'activité relativement importante et exclusivement centrée sur Couloubaines. Elle paraît résulter d'une association contractée en 1602 entre Jean et Pierre de Laroque, frères cadets d'Antoine, qui habitent à la métairie le temps de la campagne seulement. L'accord mentionne la mise en place de fours installés devant la maison, « *dans la cour (...) sous couverts* »¹⁵. Le jeu des équilibres entre capitalisme agricole et artisanat verrier semble ainsi s'inverser à partir de la fin du premier tiers du XVII^e siècle, lorsque s'amorce un étiolement

et durable et continu du patrimoine familial. D'une part, les conflits religieux qui affectent la région ont entraîné la destruction de certaines métairies du vaste domaine familial et d'autre part, Jean de Laroque a contracté de lourdes dettes auprès de Fulcrand de Roquefeuil, le principal seigneur local. En 1628, n'ayant pas honoré ses obligations, le dit verrier se voit saisi d'une partie de ses biens parmi lesquels le mas de Couloubaines « *consistant en maison, verrière, chambre, paillère, jasse et étable... également appelée la Veyrière* »¹⁶. Toutefois, cette mise sous séquestre de l'atelier ne paraît pas aussi rigide qu'elle n'y paraît, dans la mesure où la fabrication du verre se maintient malgré tout. Privés d'une large partie des revenus agricoles du domaine, les deux frères poursuivent leur « art » avec encore plus d'intensité, pour faire face à leur revers de fortune.

Les campagnes se succèdent jusqu'en 1640 et Couloubaines est alors la principale fabrique du secteur. Mais ces deux décennies de fonctionnement intensif de la verrerie ne sont pas sans incidence sur le patrimoine forestier attaché au domaine. À cette date, les ressources en combustible des alentours étant épuisées, la compagnie, désormais constituée d'une petite dizaine d'hommes, se voit dans l'obligation d'établir d'autres fabriques dans les territoires environnants. L'édification de ces nouvelles infrastructures et l'établissement des baux se font toujours sous la direction des de Laroque qui ne sont désormais plus que des tenanciers et non des propriétaires.

En 1657, la verrerie allume à nouveau ses fours pour une courte période, sous la conduite d'Antoine de Laroque, l'un des fils de Pierre de Laroque. Le maître verrier prend simultanément possession de l'atelier de Baumes pour lequel il a vraisemblablement des projets plus ambitieux. Le milieu du XVII^e siècle marque à cet égard un profond changement dans le mode de fonctionnement de l'atelier de Couloubaines. À l'importante officine qui constituait jadis le pivot central du territoire, succède désormais un simple lieu de relais potentiel. Les infrastructures encore en place ont pu permettre en effet aux artisans de s'assurer provisoirement la pérennité de leur activité lors d'un changement d'atelier. Ces activités temporaires perdurent jusqu'au dernier tiers du XVIII^e siècle. Il semble qu'au cours de cette période, les propriétaires successifs de Couloubaines centrent leurs activités sur la restauration du domaine agricole plutôt que sur le rétablissement d'une officine verrière. En 1776, et pour la dernière fois, les feux sont rallumés à la métairie. Malgré la présence de nombreux artisans mentionnés dans le bail, la période de production ne semble pas avoir dépassé une à deux campagnes, soit deux ans. La métairie est ensuite définitivement abandonnée à la fin du XVIII^e siècle ou durant les premières années du XIX^e siècle.

Notes

¹⁴ Commandré 2014, vol.1, 410.

¹⁵ A.D. 30- H 241

¹⁶ A.D. 34- 1 Mi 360 R 4 (vol 12). La dette ne sera définitivement réglée qu'en 1635.

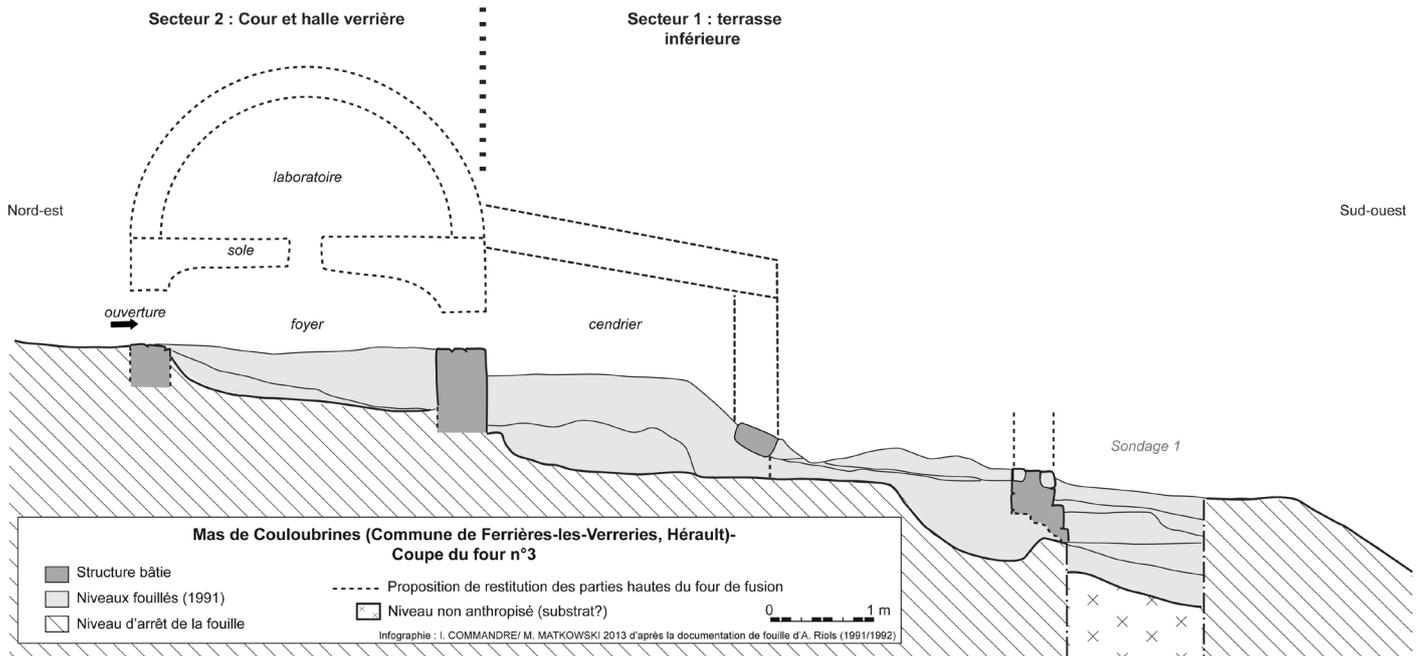


Fig.3 Coupe générale nord-est/sud-ouest des vestiges encore en élévation du mas de Couloubaines (état 1991) (© I. Commandré, M. Matkowski, d'après A. Riols 1991-1992)

3 Présentation générale de la zone fouillée et des vestiges

Le site adopte un plan général quadrangulaire orienté nord-est/sud-ouest, dont l'emprise totale approche les 600 m². La majorité de ses aménagements se trouve circonscrite par une enceinte principale et quelques maçonneries seulement en débordent. Implanté en partie basse du versant sud-est d'un massif de garrigue, le mas présente une organisation étagée de ses constructions qui s'adaptent ainsi à la déclivité naturelle du terrain. Il se compose successivement d'un habitat développé sur plusieurs niveaux d'élévation en terrasse supérieure (secteur 3), d'une vaste cour dans laquelle se concentrent principalement les structures de production verrière en partie médiane (secteur 2) et enfin, d'une zone basse qui compte encore quelques maçonneries ainsi que les zones dépotoirs de l'atelier (secteur 1) (fig. 3).

La verrerie n'émerge pas *ex-nihilo*, mais s'installe au contraire dans un bâti ancien privilégié, de type habitat seigneurial fortifié, dont certaines élévations conservées peuvent être datées des XII^e-XIII^e siècles. La fouille, menée dans le même temps que les restaurations du bâti, n'a pu être associée à aucune analyse architecturale de l'habitat (secteur 3), privant ainsi les chercheurs de la compréhension globale du site. Elle s'est essentiellement concentrée sur le secteur 2 dont les vestiges ont été totalement dégagés. Dans le secteur 1, certaines structures, qui paraissent présenter un lien direct avec l'atelier, ont également été mises en évidence. Le reste de l'espace a été exploré sous forme de petits sondages ponctuels.

Les résultats de cette recherche font état de l'importance des données stratigraphiques qui cumulent près de trois siècles d'occupation artisanale. Cependant, la complexité de ces

archives sédimentaires n'a pas permis à l'équipe de mettre en lien les diverses structures découvertes. Les interprétations, comme les phasages proposés, s'en trouvent de fait fragilisés. Il faut rappeler ici que, pour répondre aux attentes de valorisation et respecter les délais impartis, l'équipe a dû procéder au décapage mécanique d'une large partie du secteur 2 limitant ainsi toute analyse stratigraphique fine. Les résultats proposés ici sont donc issus d'une importante reprise de la documentation de terrain associée à quelques travaux de terrain et d'analyses complémentaires. De façon générale, et lorsque les connaissances le permettent, cette étude vise plus modestement à cerner la nature puis le fonctionnement des principales structures de chauffe et de les associer à un phasage global du site formé de trois grands états (fig. 4).

3.1 Hypothèse de restitution de l'état 1

La fouille n'a révélé la présence d'aucun niveau médiéval dans les secteurs 1 et 2. Les plus anciens témoignages – céramiques et monnaies – remontent au XVI^e siècle et ne constituent que le « bruit de fond » de niveaux simplement identifiés comme des remblais postérieurs dans certains secteurs. Cette première phase, marquée d'après les écrits par la mise en place de l'atelier durant le premier tiers du XVI^e siècle, n'a semblé-t-il laissé que de rares indices. L'état le plus ancien de la verrerie qui a pu être mis en évidence n'est pas finement caractérisé. Dans le secteur 2, l'aménagement de l'officine pourrait toutefois se matérialiser par la mise en place d'un mur de refend orienté nord-est/sud-ouest afin de séparer la cour médiévale en deux espaces distincts. La partie occidentale (cour A), qui bénéficie de l'accès principal nord-ouest, forme une pièce d'environ 130 m² qui, une fois couverte d'une toiture, a pu constituer la première halle. L'aire ouverte du

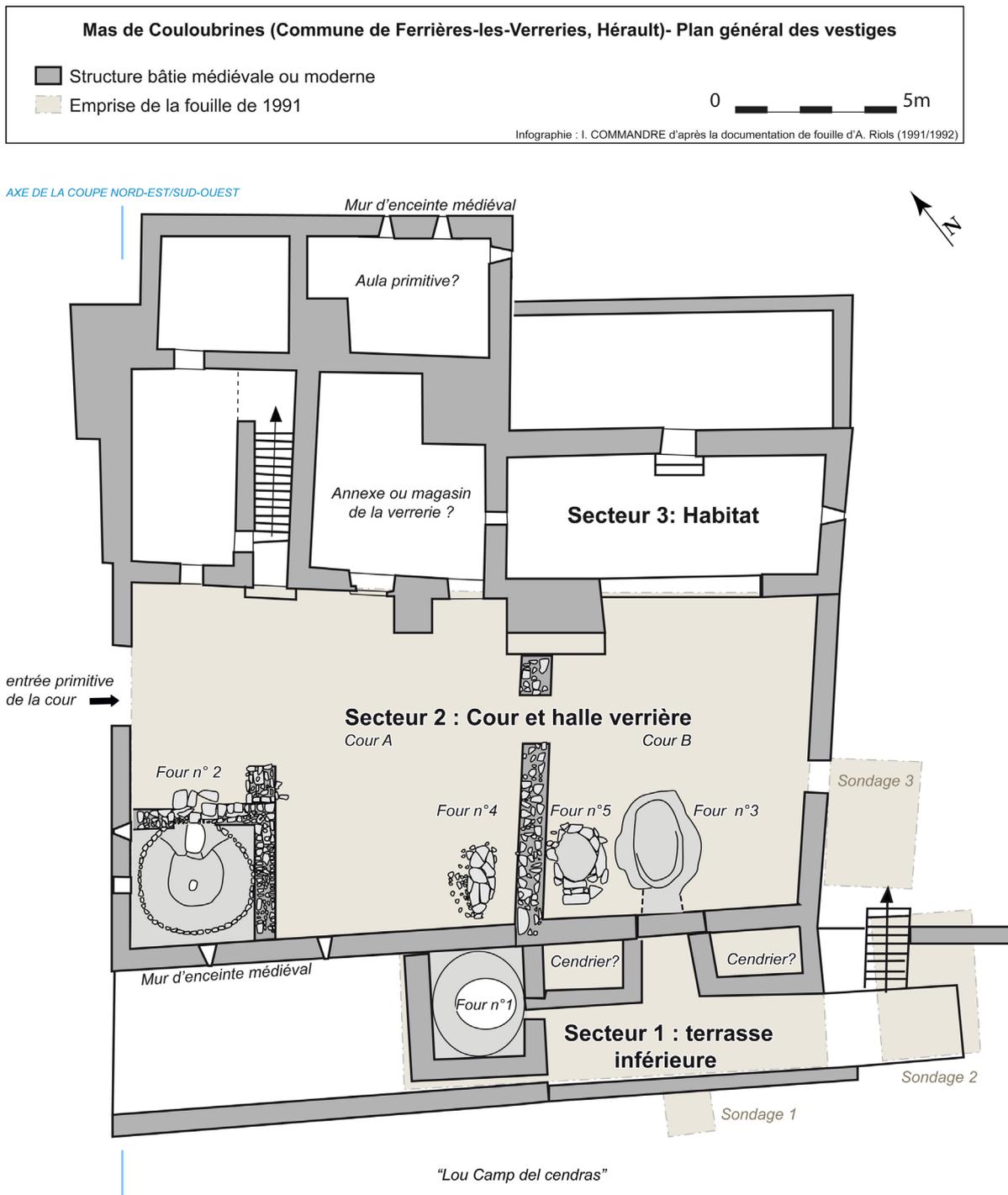


Fig. 4 Plan général des vestiges du mas de Couloubrines avec localisation des espaces et structures fouillés (© I. Commandré, d'après A. Riols 1991-1992)

site se voit donc réduite à la simple cour B, pour laquelle un nouveau passage est peut-être établi avec le percement d'une porte dans la partie méridionale de l'enceinte.

La chronologie relative indique par ailleurs que la structure de chauffe la plus ancienne est le four n°4, implanté dans l'angle méridional de la halle et interprété comme un four de fusion. Le positionnement stratigraphique, le choix des matériaux, comme la mise en œuvre de cet ouvrage le démarquent assez nettement des autres fours et pourraient le rapprocher de cette première phase de fonctionnement de l'atelier. Partiellement

accolé au mur d'enceinte méridional, il présente une forme générale oblongue d'orientation nord-est/sud-ouest¹⁷. Presque intégralement démonté à l'issue de son utilisation, il ne subsiste de ce four que la partie basse de son foyer semi-enterré, conservée sur moins de 0,30 m de hauteur. Ce dernier a été directement aménagé sur le socle rocheux, préalablement creusé et fortement délité à cet endroit sous l'action de la chaleur. Le sol de la chambre de chauffe est construit à partir de grandes dalles de calcaire froid. Il contenait encore une partie de son dernier chargement, constitué d'un important dépôt cendreux. Les parements sont bâtis d'un mélange de moellons de calcaire

Note
17 L'ouvrage fait environ 2,50 m de long pour 1,50 m de large hors-œuvre.

froid et de gros galets de rivière liés à l'argile. Ils laissent encore une empreinte au sol de 0,20 à 0,35 m d'épaisseur. Malgré l'état de dérasement de la structure, deux ouvertures ont été repérées dans cette partie basse du four : l'une au nord-est, servant probablement à alimenter le foyer en bois et l'autre au sud-ouest, destinée à l'évacuation des cendres. Rien ne permet d'indiquer s'il existait un cendrier véritablement construit au débouché de cette évacuation ou si les résidus de combustion aboutissaient simplement vers l'extérieur, dans une zone que le compoix de 1594 nomme déjà le « *camp del cendras* »¹⁸.

Cette vision très lacunaire du premier état de la verrerie et de ses vestiges livre malgré tout un éclairage important : celui de la mise en place d'un modèle d'agencement du travail qui perdure dans les états suivants. Alors que dans de nombreux ateliers, le four de fusion est placé au centre de la pièce, permettant ainsi aux artisans de circuler et d'organiser leur besogne sur toute l'amplitude de sa périphérie, il est ici systématiquement placé contre le mur sud-ouest qui borde la cour. Un tel parti-pris s'explique par la déclivité naturelle du terrain qui permet aux bâtisseurs de diriger l'évacuation des résidus de combustion vers la terrasse inférieure (secteur 1) située en contrebas, par le biais de simples ouvertures percées dans

l'épaisseur du mur éventuellement prolongées de cendriers maçonnés (fig. 5).

3.2 Hypothèse de restitution des états 2a et 2b

Le deuxième état de fonctionnement de l'atelier verrier, attribuables à un très large XVII^e siècle, englobe très certainement plusieurs phases d'activités marquées par d'importants réaménagements, certes perceptibles, mais qui ne peuvent être précisément définis. Cette phase se caractérise en revanche très clairement, par un agrandissement de l'espace artisanal et par l'augmentation du nombre de structures de chauffe. Dans le secteur 2, la cour B semble avoir été progressivement intégrée à la halle. À cette époque, les verriers semblent avoir également investi la terrasse inférieure (secteur 1) et au moins un four (n°1) y est installé.

Les chronologies relatives établies entre les diverses maçonneries, semblent désigner le four n°1 comme l'un des premiers ouvrages attribuable à l'état 2 de l'atelier. Implantée dans le secteur 1, cette structure de forme quadrangulaire est accolée au mur méridional de l'enceinte dont elle adopte l'orientation nord-est/sud-ouest. Ses trois élévations principales ne sont conservées que sur une seule assise et forment une construction de 4 m de côté qui enserre un foyer circulaire. Sa

Note

18 Cet espace du secteur 1 a été en effet totalement remanié par la mise en place du four n°1 dans le courant du XVII^e siècle.

Fig. 5 Vues générales des principaux fours mis en évidence lors de la fouille (A. Riols-ODAC 1991).



mise en place a vraisemblablement nécessité le démontage d'une partie du four n°4. La mise en œuvre de cette structure de chauffe montre une nette scission dans l'usage des matériaux entre les ouvrages externes et internes. Les murs et le parement externe de l'ampoule foyère sont constitués de moellons de calcaire froid liés à l'argile et dressés en double parement. Les encoignures et le blocage interne des maçonneries de l'espace de chauffe bénéficient quant à elles d'un remplissage de terre sableuse très homogène et rubéfiée. Enfin, le parement interne du foyer, à partir duquel est réalisé le voûtement, se compose exclusivement de fragments de tuiles courbes liées par une épaisse matrice de mortier de chaux. L'alimentation en combustible se faisait par un accès aménagé sur la face sud-est du four, en grande partie recoupé par la mise en place d'une construction postérieure. Malgré une morphologie générale qui le rapproche de celle des ouvrages destinés à la cuisson, cet aménagement, qui se trouve d'une part relativement isolé des autres infrastructures verrières et d'autre part à l'extérieur de tout bâtiment, semble pouvoir être identifié comme un four annexe, peut-être destiné à la préparation des matières premières.

L'état 2b vient directement sceller les occupations de la phase précédente. Il se caractérise par la mise en place de deux maçonneries quadrangulaires, dont l'une recoupe l'angle ouest du four n°1. Sensiblement identiques et installées de part et d'autre de l'entrée méridionale de la cour B dont elles réduisent l'amplitude, elles font 4 m de long pour 2 m de large hors-œuvre. Identifiés comme deux cendriers lors de la fouille en raison de leur blocement, les espaces de chauffe qui leur étaient inévitablement adjoints n'ont en revanche pas été reconnus¹⁹. Les niveaux de combustion importants qui comblaient l'espace interne de ces maçonneries, ainsi que leur positionnement en contrebas de la halle, à l'aplomb du mur d'enceinte, paraissent plaider en faveur d'une telle interprétation. Le cendrier septentrional peut être mis en relation avec le four n°5 qui lui fait face depuis l'intérieur de la halle. Il n'est conservé que par la seule empreinte de son ampoule foyère sur le socle rocheux délité et rubéfié à cet endroit. L'alignement parfait et logique qu'il présente avec le cendrier permet d'envisager la présence d'une seule et même structure de chauffe.

3.3 Hypothèse de restitution de l'état 3

Le dernier état de fonctionnement de l'officine, qui livre les vestiges des fours les mieux conservés, est également celui qui pose le moins de problème de compréhension. Il semble aller de pair avec la restructuration préalable des aménagements internes de la halle. Le mur qui séparait initialement les cours A et B est totalement dérasé²⁰ et l'espace de travail ne forme alors plus qu'une seule et vaste aire d'environ 200 m². La production du verre s'organise autour de deux structures principales : un four de fusion (n°3) aménagé dans la partie méridionale de la pièce et un four, calé dans

l'angle oriental, qui pourrait correspondre à une structure de cuisson (n°2).

Le four n°3 constitue l'ouvrage le plus important du site. Suivant la technique adoptée dès les premiers états de l'atelier, il est dressé en butée contre le mur d'enceinte, selon une orientation nord-est/sud-ouest. Son emprise occupe et rend caduque le principal accès de l'ancienne cour B. La maçonnerie, encore conservée sur 0,40 m de hauteur, fait état d'une forme générale bipartite d'environ 6 m de long pour une largeur maximale de 3 m. Elle se compose d'un espace de chauffe allongé et d'un cendrier quadrangulaire, destiné à évacuer les résidus de combustion vers l'extérieur. Outre sa taille imposante, cette dernière structure de chauffe se distingue des autres, à la fois par sa construction particulièrement soignée, mais également par l'apparition de nouveaux matériaux telles que des briques réfractaires calibrées²¹ pour les zones les plus intensément soumises à la chaleur, ou encore des blocs de tuf, une roche locale, utilisés dans certaines parties hautes. Le foyer a été directement aménagé sur le socle rocheux préalablement aplani, puis recouvert d'un dallage sommaire formé de blocs irréguliers de calcaire froid. Le niveau de démolition qui comblait l'ampoule foyère renseigne sur les éléments employés dans les parties hautes : la voûte semble avoir été édifiée à partir de briques. Quelques blocs de tuf, taillés en « *claveaux* », ont également été retrouvés : ces derniers éléments ont pu servir à l'aménagement des ouvreaux. La partie méridionale du four, occupée par le cendrier, montre également l'usage combiné de matériaux locaux et de briques réfractaires, ces dernières constituant les voûtes destinés à supporter la couverture sommitale.

Le four n°2 se présente sous la forme d'un massif carré de 5 m de côté hors-œuvre, orienté nord-est/sud-ouest. Des moellons de calcaire froid liés au mortier de chaux servent à l'édification du parement externe, alors que les parties internes du foyer sont réalisées à partir de briques réfractaires et de fragments de tuiles vitrifiées par endroits. La chambre de chauffe, dont l'accès se fait par une ouverture d'environ 0,50 m de large aménagée dans la façade est, présente un plan au sol oblong. Son important ancrage dans le socle rocheux a nécessité la mise en place d'un système d'embranchement pour en assurer l'accès depuis le niveau de circulation de la halle. Son voûtement est percé en son centre d'un trou d'évent circulaire de 0,40 m de diamètre, afin de permettre à la chaleur d'accéder à la partie supérieure du four. Les parties hautes du four, protégées par leur situation dans l'angle de la pièce, ont été conservées sur les quatre premières assises. Elles montrent un voûtement élaboré à partir de briques liées au mortier de chaux et des écoinçons constitués par un blocage de sédiment sableux très rubéfié aux quatre angles de l'ouvrage.

Notes

¹⁹ Riols 1991b, 62.

²⁰ Les niveaux de démontage de l'élévation ont livré une monnaie qui établit un *Terminus Post Quem* dans les années 1710-1712 (Riols 1991b, 83).

²¹ Module de 0,25 x 0,15 m ou de 0,15 x 0,20 m.



Fig. 6 Quelques productions verrières de l'atelier de Couloubrines (© C. Durand, CNRS UMR 7299, I. Commandré, Inrap).

4 Les productions de l'atelier de Couloubaines

Le matériel issu de la fouille n'a été que très partiellement conservé²² et l'absence de stratigraphie ne permet d'en établir aucune datation précise. Les artefacts encore disponibles rendent cependant compte de deux types bien distincts de production, dont la qualité de mise en œuvre diffère nettement. Un premier groupe d'objets témoigne de réalisations soufflées ou soufflées-moulées de belle facture. Les artisans ont travaillé à partir de différents verres colorés dans la masse : incolore, bleu-vert, bleu, rouge ou encore blanc. L'usage de nombreuses baguettes de couleur, de verres filigranés et les diverses techniques de décor, témoignent d'un savoir-faire élaboré, au service d'une gobeletterie de luxe. Le mobilier conservé à la Halle du verre de Claret témoigne de l'existence d'au moins un pied de verre à jambe équipé d'un décor moulé (fig. 6, n°5). On y trouve également quelques éléments de conterie : perles (fig. 6, n°1 à 4) simplement enroulées ou plus ouvragées avec des décors étirés à la pince ou des nervures horizontales et enfin quelques bagues.

D'autres productions, en verre bleu-vert, semblent moins diversifiées mais ont été retrouvées en quantité plus importante lors des fouilles²³. Il s'agit principalement de vases à liquides dont les formats, relativement standardisés, sont variés : depuis les grandes bouteilles (fig. 6, n°7), les mesures (fig. 6, n°8), jusqu'aux topettes longues et étroites destinées aux eaux de vie, liqueurs et parfumerie (fig. 6, n°9, 10 et 13). On relève également la présence d'un petit vase à liquide particulièrement ouvragé : il s'agit probablement d'un huilier ou d'une petite cruche à bec, à corps tronconique et embouchure étroite. Il est monté sur un pied à cordon pincé, avec plusieurs cordons travaillés à la pince rapportés au niveau du col et au moins une anse (fig. 6, n°8).

Éléments de synthèse

La verrerie du mas de Couloubaines dispose d'une documentation écrite et matérielle particulièrement abondante et diversifiée, mais difficile à exploiter. Comme le château des Verreries-de-Moussans, elle compte parmi les établissements verriers forestiers languedociens les plus importants pour l'époque moderne. L'officine parvient à traverser plus de trois siècles en restant la propriété d'une famille de verriers devenue emblématique : la famille de Laroque. Ses membres constituent l'un des rares exemples d'artisans devenus propriétaires de leurs fonds. À partir du dernier tiers du XVI^e siècle, ils essaient ensuite vers d'autres foyers de production et notamment les garrigues nord-montpelliéraines.

Les vestiges encore en place révèlent un site important faisant écho, sur une emprise réduite et à peu près fixe, à ces trois siècles d'occupation. Ces différentes phases sont matérialisées par une exceptionnelle accumulation de structures de chauffe qui se juxtaposent, mais s'oblitérent également de façon récurrente par le jeu de dérasements réguliers effectués par les artisans.

À l'instar de la verrerie provençale de Roquefeuille qui présente de nombreuses similitudes architecturales avec Couloubaines, fabrique et habitat se partagent un seul et même espace bien circonscrit. Mais le caractère partiel de la fouille ne permet pas d'approcher l'organisation spatiale de la verrerie dans sa globalité. Dans ce contexte de terrain pentu, le modèle de four de fusion, établi non pas au centre de la pièce mais à l'aplomb d'un mur gouttereau permettant de diriger le cendrier vers une pente extérieure, fait largement écho aux aménagements de la verrerie des Natges²⁴ ou encore aux exemples provençaux de Roquefeuille et de Cadrix²⁵. La récurrence d'une telle organisation, visible pour les trois états de l'officine, trouve ici un ancrage historique important et semble effective sur l'ensemble de l'époque moderne. Les structures de chauffe, destinées à la cuisson ou à certaines activités annexes comme le frittage, sont insérées dans des maçonneries quadrangulaires et rejetées dans les pièces adjacentes ou bien à l'extérieur. Elles sont quant à elles tout à fait similaires aux équipements déjà référencés dans le Midi méditerranéen.

Bibliographie

Commandré 2014 : Commandré (I.) : *L'artisanat du verre en Bas-Languedoc du XVI^e au XVIII^e siècles*, Thèse de doctorat en archéologie menée sous la direction de D. Foy, Aix-Marseille Université, 3 volumes, 2014.

Commandré 2016 : Commandré (I.) : « Quatre siècles d'artisanat verrier forestier en Languedoc méditerranéen : l'atelier verrier du mas de Baumes (Ferrières-les-Verreries, Hérault), XIV^e-XVIII^e s. », *Patrimoine du Sud*, n°3, revue en ligne.

<http://inventaire-patrimoine-culturel.cr-languedocroussillon.fr>

Ferras 1995 : Ferras (C.) : « Une verrerie forestière du causse de l'Hortus : Couloubaines », *BullAFAV 1995*, Trappes, 1995, 10-14.

Foy 1988 : Foy (D.) : *Le verre Médiéval et son artisanat en France méditerranéenne*, Paris, 1988.

Foy, Vallauri 1991 : Foy (D.), Vallauri (L.) : « Roquefeuille, une verrerie provençale au XVII^e et XVIII^e siècle », *Ateliers de verriers de l'Antiquité à la période pré-industrielle, Actes des 4^e rencontres de l'AFAV* (Rouen 24-25 novembre 1989), Cahors, 1991, 139-152.

Philippe 1998 : Philippe (M.) : *Naissance de la verrerie moderne, XII^e-XVI^e siècle*, Paris, 1998.

Riols 1991a : Riols (A.) : « Les verreries forestières du Causse de l'Hortus (Hérault) », *Ateliers de verriers de l'Antiquité à la période pré-industrielle, Actes des 4^e rencontres de l'AFAV* (Rouen 24-25 novembre 1989), Cahors, 1991, 113-117.

Riols 1991b : Riols (A.) dir. : *Sauvetage archéologique, Ferrières-les-Verreries : verrerie de Couloubaines* : Rapport de fouille de sauvetage dactylographié, déposé au SRA Languedoc-Roussillon, 1991.

Saint-Quirin 1985 (rééd.) : Saint-Quirin (A.) de : *Les Verriers du Languedoc, 1290-1790*, Montpellier, réédition de 1985.

Notes

²² Seules quelques pièces ont été déposées à la Halle du verre de Claret (34) depuis 2007.

²³ Riols 1991b, 121.

²⁴ Commandré 2014, vol.1, 374.

²⁵ Foy 1988, 158-165 ; Foy, Vallauri 1991.